UN

BAISER ANONYME

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, par les Comédiens ordinaires de l'Empereur, le 6 mars 1868.

Digitized by Google

Clichy. — Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

Digitized by Google

UN
BAISER ANONYME

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE

PAR

ALBÉRIC SECOND ET JULES BLERZY

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, EDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

76170

PERSONNAGES

GASTON DE MARSAC.....	MM. BRESSANT.
RENÉ DE TAVENAY.....	FEBVRE.
LUCIE DE MARSAC.....	Mmes ÉDILE RIQUER.
HENRIETTE DE CHAILLY.....	MADELEINE BROHAN.

A Paris, en 1868.

Toutes les indications sont prises de la salle — Le n° 1 prend la gauche du spectateur.

Digitized by Google

UN

BAISER ANONYME

Petit salon élégant. Porte au fond. Portes à droite et à gauche. Une cheminée au premier plan à gauche. — Glace et pendule. — Un canapé à gauche. — Un guéridon à droite, un fauteuil de chaque côté du guéridon. — Feu dans la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASTON seul. Il fait le nœud de sa cravate devant la glace et se regarde avec complaisance.

Qu'est-ce que mon excellent ami, René de Tavenay, prétendait donc, l'autre soir, au club ?... Parbleu! il prétendait que j'engraisse... Il n'y a pourtant que nos excellents amis pour nous dire des choses pénibles. Je crois même que le traître a ajouté que je prends du ventre... O calomnie! Mon buste se développe, c'est vrai; ma poitrine se cambre, j'en conviens; mais, toute fatuité mise à part, je ne fus jamais plus à mon avantage qu'à présent. C'est l'opinion de ma femme, qui s'y entend; et d'ailleurs, si René avait touché juste, aurais-je été, pas plus tard que la nuit dernière, au bal masqué de madame de Barny, le héros de la plus délicieuse aventure?. . Mais que dis-je? Et comment me laissé-je aller à évoquer de tels souve-

nirs dans le nid conjugal? N'oublions pas que c'est surtout dans le salon d'un homme marié que les murs, si capitonnés qu'ils soient, ont des oreilles. Heureusement, Lucie n'est pas encore sortie de sa chambre... — Midi moins un quart... Allons, on peut être vertueuse et ne pas aimer à voir lever l'aurore...

SCENE II.

*GASTON, RENÉ

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. René de Tavenay. (Il sort.)

RENÉ.

Ah! je t'y prends! Comment, tu te fais de petites mines toi-même, devant une glace!

GASTON.

Je ne me fais à moi-même ni grandes ni petites mines. Je nouais ma cravate, et je confesse que le secours d'une glace m'est indispensable en cette affaire. En quoi cela te choque-t-il?

RENÉ.

Rassure-toi : cela ne me choque en aucune façon. (Ils se donnent la main.)

GASTON.

C'est bien heureux!... Comment la trouves-tu?

RENÉ.

Qui?

GASTON.

Ma cravate.

* Gaston, René.

RENÉ.

Un poëme en satin!

GASTON.

Et elle me sied?

RENÉ.

A ravir la pensée! — Et pourtant j'en sais une autre qui me plaira davantage, mon cher Gaston.

GASTON.

Oh! oh! comment sera-t-elle donc?

RENÉ.

Beaucoup plus simple, infiniment moins chatoyante. On l'aura découpée dans la *sainte mousseline.*

GASTON.

Je ne te comprends pas.

RENÉ.

Je parle de la cravate blanche que je viens te prier de vouloir bien me faire l'honneur de nouer à ton cou, le 2 février prochain, à midi très-précis.

GASTON.

Qui? moi? j'arborerais une cravate blanche à midi... comme mon notaire? N'y compte pas!

RENÉ.

Il le faudra bien cependant, puisque je demande à ta vieille amitié de me servir de témoin.

GASTON.

Tu as une affaire? A quel propos?

RENÉ.

Il n'y a aucun duel sous roche, mon ami; le 2 février est la date fixée pour mon mariage.

GASTON.

Comment! tu songes à te marier, toi, René de Tavenay?

RENÉ.

Je ne suis pas chevalier de Malte, mon cher.

GASTON.

C'est sérieux?

RENÉ.

C'est officiel.

GASTON.

Et tu épouses?

RENÉ,

Ta surprise m'étonne. Eh quoi! tu ne devines pas un peu?

GASTON.

Ni un peu, ni pas du tout.

RENÉ.

Eh bien! j'épouse... Voyons, sois franc; avoue que tu sais le nom de ma fiancée?

GASTON.

Sur ma parole, je ne le connais pas.

RENÉ.

Connais-le donc alors : madame Henriette de Chailly me fait la faveur de m'accepter pour son mari.

GASTON.

Hein! Tu as dit?

RENÉ.

Madame de Chailly.

GASTON.

La veuve?

RENÉ.

Si elle n'était pas veuve, comment m'épouserait-elle? La polygamie n'a pas cessé d'être un cas funeste.

GASTON.

Pas d'équivoque; entendons-nous bien...Tu parles de madame Henriette de Chailly, l'amie de ma femme?

RENÉ.

La meilleure amie de madame de Marsac, à coup sûr.

GASTON.

Qui demeure rue de Varennes?

RENÉ.

Je n'en connais pas d'autre.

GASTON.

Et dont l'hôtel est au numéro 120?

RENÉ.

Sans doute. — Où veux-tu en venir avec cette mitraille de points d'interrogation dont tu me fusilles depuis un quart d'heure?

GASTON, bas.

Jouons serré. (Haut.) Du moment où les choses sont tellement avancées que le jour même des noces soit fixé, veux-tu me permettre de formuler encore un petit point d'interrogation?

RENÉ.

Oui; mais à la condition expresse qu'il sera tout petit et que ce sera le dernier.

GASTON.

Comment se fait-il, mon bien bon, que tu n'aies pas accompagné ta fiancée, cette nuit, au bal de madame de Barny?

RENÉ.

Tout simplement, mon bien-bon, parce qu'elle n'y est pas allée.

GASTON.

Ah! elle n'y est pas allée!

RENÉ.

Non.

GASTON.

Tu le supposes?

RENÉ.

Je ne le suppose pas, je l'affirme.

GASTON.

Ah!... Et si je te dis que je crois l'avoir reconnue sous un domino... Ici, j'ouvre une parenthèse : C'était un domino noir, avec des nœuds roses. Que répondras-tu?

RENÉ.

Je répondrai que tu as eu tort d'ouvrir ta parenthèse, et je te conseillerai de la fermer à double tour. — J'ai passé la soirée chez madame de Chailly; je l'ai quittée à minuit, un peu souffrante et ne songeant guère, je t'assure, à revêtir un domino noir (René va s'accouder à la cheminée)* fût-il même agrémenté de nœuds roses.

GASTON.

Soit, mon cher René, je n'insiste pas; je me serai trompé; j'en fais ici l'aveu ingénu.

RENÉ.

C'est bien de la bonté de ta part.

* René, Gaston.

GASTON.

Ainsi, tu te maries dans trois semaines... juste le temps nécessaire pour rédiger le testament de ton bonheur, dont tu te disposes à conduire le deuil?

RENÉ.

Que parles-tu de testament et de deuil? Si je me marie, c'est que j'ai le sérieux espoir d'être heureux en ménage.

GASTON.

C'est juste, j'oubliais : la félicité conjugale! le paradis à deux!... moins l'intermède de la pomme et du serpent... Voilà le phare trompeur qui vous attire et vous consume tous, ô papillons du célibat!

RENÉ.

Je te conseille de te plaindre, toi, le plus heureux mari des vingt arrondissements!

GASTON.

Mon cher, tu as la chance d'être domicilié dans le vingt et unième; crois-moi, ne déménage pas.

RENÉ.

N'es-tu pas la preuve matérielle que le bonheur existe dans le mariage?

GASTON.

Matérielle! matérielle!... Tu as des façons de t'exprimer.....

RENÉ.

Immatérielle, si tu le préfères.

GASTON.

Et qui t'a dit que le bonheur soit compatible avec la vie conjugale?

RENÉ.

Toi-même, bien souvent, sans que je te l'aie demandé.

GASTON.

La belle preuve! C'est affaire aux maris de tenir ce perfide langage.

RENÉ.

Dans quel but?

GASTON.

Afin de n'en pas dégoûter les autres.

RENÉ.

Voyons, Gaston, sois sérieux un moment, si ce sacrifice n'est pas au-dessus de tes forces. Nieras-tu que madame de Chailly soit aussi bien douée au moral qu'au physique? Tous les pauvres du quartier te répéteront qu'elle est un ange de charité et de bonté.

GASTON.

Mon cher, la bonté et la charité sont deux nobles vertus et respectueusement je leur tire mon chapeau..... Mais il y aurait beaucoup à dire sur le compte de ces natures toutes de tendresse et de dévouement envers le prochain. Une jeune veuve, accoutumée à chérir, à secourir également tous ses semblables, et qui se voit réduite tout à coup à ne plus aimer qu'un grand garçon comme toi, doué d'une santé florissante... (Bas.) Attrape!.. (Haut) et n'ayant besoin d'aucun secours, Dieu merci!... Tiens! rien que d'y songer, j'en ai le frisson!

RENÉ.

Décidément, mon cher de Marsac, tes raisonnements battent la campagne ce matin... Avoue que tu viens de te quereller avec ta femme, et que tu regardes la vie à travers des lunettes noires. Est-ce que je me trompe?...

GASTON.

Tu te trompes deux fois. Les verres de mes lunettes sont roses... comme les nœuds du domino que tu sais... et je n'ai pas vu ma femme depuis hier au soir.

RENÉ.

Madame de Marsac ne t'a donc pas accompagné chez les Barny?

GASTON.

Non, au dernier moment elle a changé d'avis. Tu sais : *La dona è mobile* *. Elle avait pourtant un costume qui eût fait sensation. Elle devait être en *câble transatlantique* des plus galants.

RENÉ.

Oui, ou non, me serviras-tu de témoin le 2 février?

GASTON.

Qui te dit que tu te marieras? Ne sais-tu pas ce qu'il y a entre la coupe et les lèvres?

RENÉ.

Parbleu, si... Je sais mon de Musset par cœur. Je me plais à croire que tu ne pousses pas la férocité jusqu'à souhaiter mon trépas et celui d'Henriette?

GASTON, avec feu.

Moi, souhaiter la mort de madame de Chailly! (Froidement.) Je désire, dans ton intérêt, que tu restes célibataire, et c'est tout. Encore si tu épousais une jeune fille!... mais une veuve!... Sache donc, jeune imprudent, qu'affronter une veuve, c'est aussi dangereux que de se précipiter la tête la première du haut de la colonne. Il se peut que la chute soit amortie par une charrette de foin envoyée tout exprès par la Providence... mais

* Gaston, René.

la statistique nous enseigne que les charrettes de foin circulent fort rarement sur la place Vendôme.

RENÉ.

Je devine : cette nuit, sous le masque, une femme jalouse de l'esprit et de la beauté d'Henriette, l'aura calomniée.

GASTON.

Personne ne m'a parlé de madame de Chailly, ni en bien, ni en mal.

RENÉ.

Alors! mon cher de Marsac, je renonce à m'expliquer le sentiment qui te guide, et attendu que je ne me sens pas d'humeur à cheminer plus longtemps avec toi sur ce terrain, je vais à la recherche d'une cravate blanche plus hospitalière et plus civilisée. Il fait une belle gelée: je te conseille de sortir; une longue promenade à pied calmera tes nerfs. Tu es insupportable aujourd'hui. — Bonjour, bonsoir et adieu!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

GASTON seul.

Va, ne te gêne pas; maudis-moi, injurie-moi; c'est dans l'ordre naturel! Ce qui m'étonne, c'est qu'il ne m'ait pas cherché querelle. Ainsi de l'aveugle auquel, par charité, vous criez : *Casse-cou!* et qui, en guise de remerciement, vous menace de son bâton! Je ne pouvais cependant lui en dire plus long. Il y a des circonstances où un homme d'esprit doit comprendre à demi-mot. Et parce qu'elle lui aura dit d'une voix languissante : « J'ai la migraine; je souffre; laissez-moi, mon ami.... » il se figure, le naïf, qu'elle n'est pas allée au bal. Elle y était, ne t'en déplaise, mon pauvre René; et le diable sait si, de toute la nuit, elle a pensé une seule fois au 2 février! Suis-je donc cou-

pable? Ai-je trahi la sainte amitié? Non, car j'ignorais les projets de René; et je lui servirais de témoin? Allons donc! je succomberais à des désirs d'hilarité on ne peut plus déplacés en un instant si solennel. C'est, qu'en vérité, il n'y a pas à en douter : c'est bien avec madame de Chailly que j'ai marivaudé pendant deux heures dans un boudoir écarté. Quoiqu'elle n'ait pas consenti à dénouer les cordons de son masque, je suis certain que c'est elle. Oh! oui, c'est elle qui, au moment des adieux, vaincue par le sentiment que je lui ai inspiré, à mon insu, m'a donné un baiser là... (Il touche son front.) en murmurant : « Je t'aime, Gaston! » Oh! ce baiser, il m'a brûlé comme un fer rouge! Alors, j'en conviens, ma confiance fut ébranlée; mais le moyen de douter encore, après lui avoir entendu dire à un cocher de remise : « Rue de Varennes, numéro 120. » C'est là qu'est situé l'hôtel qu'elle habite seule... Que faire?... aller plus loin dans mes confidences avec Tavenay, je n'en ai pas le droit. Et d'ailleurs, tant pis pour lui; pourquoi a-t-il des secrets avec un camarade de collége? Et pourquoi, surtout, s'avise-t-il de déclarer publiquement que je m'arrondis outre mesure. — Oh! ma femme. (Il passe à droite.)

SCÈNE IV.

* GASTON, LUCIE.

LUCIE, entrant par la gauche.

Bonjour, mon ami. Eh! quoi, déjà habillé et prêt à sortir?

GASTON.

Oui; c'est moi qui ai passé la nuit au bal, et c'est vous qui vous êtes reposée, chère paresseuse.

LUCIE.

A quelle heure êtes-vous rentré?

* Lucie, Gaston.

GASTON.

A cinq heures.

LUCIE.

Si tard! Vous vous êtes donc bien amusé?

GASTON.

Pas du tout; mais vous savez : on reste avec l'espoir qu'un quart d'heure de plaisir fera oublier les heures d'ennui.

LUCIE.

Et votre quart d'heure de plaisir, l'avez-vous eu, Gaston?

GASTON.

Ma foi, non.

LUCIE.

Ah!... — C'était beau, ce bal?

GASTON.

Une vraie cohue. Six cents personnes se coudoyant et s'écrasant; un paradoxe géométrique : le contenant moindre que le contenu.

LUCIE.

Beaucoup de jolies femmes?...

GASTON.

Quelques-unes; mais fort peu de belles épaules. Les belles épaules s'en vont. Est-ce un signe des temps? Est-ce la faute du système Benting? Il est entendu que les épaules présentes sont exceptées.

LUCIE.

On n'est pas plus galant... Et les costumes? (Elle s'assied sur le canapé à gauche.)

GASTON.

Un boulevard Lafayette superbe, une butte Chaumont originale, plusieurs fusils à aiguille agréables... J'ai sincère-

ment regretté votre *câble transatlantique*... Vous auriez eu le succès de la soirée.

LUCIE.

Qu'avez-vous donc, mon ami ?... Vous ne tenez pas en place. Je vous interroge, vous répondez et vous avez l'air de penser à autre chose.

GASTON.

C'est vrai ; je suis préoccupé.

LUCIE.

Quelque rayonnant souvenir de votre bal ; un mystérieux domino, je parie ?

GASTON.

Ne pariez pas, ma chère ; vous perdriez.

LUCIE.

Qu'est-ce donc ?

GASTON.

Imaginez que Tavenay sort d'ici, et il m'a fait la confidence la plus inattendue, la plus étrange, la plus...

LUCIE.

Oh ! vous pouvez faire des économies d'adjectifs... Il se marie.

GASTON.

Qui vous a fait deviner ?...

LUCIE.

Je n'ai rien deviné ; c'est Henriette qui m'a annoncé son très-prochain mariage avec monsieur de Tavenay.

GASTON.

Ainsi, c'est officiel. Pauvre René !

LUCIE.

Pourquoi le plaindre? N'aura-t-il pas la plus charmante femme du monde?

GASTON, avec feu.

Ah! la plus charmante!... (Froidement.) Oh! la plus charmante!

LUCIE.

N'est-ce pas votre opinion? Vous le lui répétez chaque fois que vous la voyez.

GASTON.

Ce n'est pas une raison pour que j'en sois absolument convaincu.

LUCIE.

C'est bien, Monsieur, désormais je saurai l'estime qu'on doit faire de vos compliments.

GASTON.

Lorsqu'ils s'adressent à vous, chère Lucie (il passe derrière le canapé), c'est différent; alors ils sont sincères et ma bouche est d'accord avec mon cœur.

LUCIE.

Gaston, vous êtes trop aimable ce matin pour ne pas avoir quelque petit remords sur la conscience. Je me persuade que votre conduite n'a pas été irréprochable à ce bal; voyons, mon cher seigneur, confessez vos escapades à votre femme; votre sincérité vous méritera l'absolution.

GASTON.

Que parlez-vous d'escapade? De minuit à cinq heures, j'ai erré comme un spectre, de salon en salon, fort empêché dans mon costume de hallebardier Louis XIII.

LUCIE.

Il était pourtant très-exact et très-beau, ce costume?

GASTON.

Je ne dis pas, mais une hallebarde à la main, pendant cinq mortelles heures, quand on n'en a pas précisément l'habitude... vous concevez... Des personnes qui ne sont rien moins que des sylphes m'ont souvent marché sur les pieds, et de maladroits valets m'ont versé des verres de punch dans le dos,

LUCIE. (Elle se lève.)

Pauvre Gaston ! Eh quoi ! aucun domino compatissant n'a pris en pitié votre isolement et votre abandon.

GASTON.

Hélas ! non.

LUCIE.

Tant pis !

GASTON.

Pourquoi tant pis ?

LUCIE.

L'état de quarantaine où l'on vous a tenu toute la nuit me semble encore plus désobligeant pour moi que pour vous.

GASTON.

Vous plaisantez, je pense ?

LUCIE.

Pas du tout. On se figurait posséder un mari que vous envient toutes les autres femmes, et l'on est forcée de reconnaître qu'on est seule à le trouver aimable... c'est humiliant.

GASTON.

Voilà ce que c'est que d'avoir la réputation d'être un mari resté amoureux de sa femme. Cette réputation est la mienne, et elle me diminue de quatre-vingts pour cent aux yeux de mes contemporaines. Aussi, à l'avenir, je n'irai plus dans le monde sans vous.

LUCIE.

Et ce sera très-gentil de votre part ; vous me ferez la cour

tout le temps et je me montrerai si aimable, mais là, si aimable avec vous, qu'on ne nous croira pas mariés pour de bon.

GASTON.

Eh bien ! Que dites-vous donc là ? Quel est ce raisonnement *shoking ?* Souvenez-vous que vous êtes mère de famille, Lucie.

LUCIE.

Oh ! si peu !

GASTON.

Comment ! si peu !

LUCIE.

Bébé n'a que six mois.

GASTON.

L'âge ne fait rien à l'affaire ; un bébé de six mois suffit très-bien, mais très-bien, à constituer une mère de famille.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame de Chailly demande si Madame est visible.

LUCIE.

Pour elle, toujours. (Le domestique sort.)

GASTON, à part.

Il ne me paraît pas convenable de la voir devant ma femme. Henriette ou moi nous pourrions nous trahir.

LUCIE.

Vous sortez, Gaston ?

GASTON.

Je présume que vous allez causer du fameux 2 février,

ma présence gênerait vos épanchements. A tout à l'heure, chère amie. (Il sort à gauche.)

LE DOMESTIQUE.

Madame de Chailly.

LUCIE.

Faites entrer....

SCÈNE VI.

* LUCIE, HENRIETTE, entrant par le fond.

HENRIETTE.

Dis-moi, Lucie, as-tu jamais vu une personne furieuse?

LUCIE.

Oui, quelquefois; dans ma glace.

HENRIETTE.

Si tu veux voir le prototype du genre, regarde-moi.

LUCIE.

Je te regarde et je trouve que la fureur te sied à merveille.

HENRIETTE.

Détestable flatteuse!

LUCIE.

Et peut-on connaître la cause de ta grande colère?

HENRIETTE.

Tu la connais mieux que personne.

LUCIE.

Moi?

HENRIETTE.

C'est ton ours de mari.

* Lucie, Henriette.

LUCIE.

Gaston?

HENRIETTE.

Tu n'en as pas d'autre, je pense ; où se cache-t-il?

LUCIE.

Il ne se cache pas; il est sorti.

HENRIETTE.

Tant mieux pour lui. Si je le tenais à portée de mes griffes, je lui arracherais les yeux.

LUCIE.

En vérité? Tu me fais trembler pour ses jours. Quels forfaits a-t-il commis, le monstre?

HENRIETTE.

Ne prends pas la chose plaisamment, je te prie; M. de Marsac est indigne de l'amitié que je lui porte.

LUCIE, s'asseyant sur le canapé.

Mais enfin, qu'a-t-il fait?

HENRIETTE, s'asseyant aussi.

Ce qu'il a fait? Écoute : M. de Tavenay sort de chez moi, où, contre son habitude, il est venu avant deux heures. « Henriet e, m'a-t-il dit, est-il vrai que vous ayez passé la nuit au bal?... M. de Marsac prétend vous avoir vue cachée sous un domino noir... »

LUCIE.

Avec des nœuds roses?...

HENRIETTE.

Je crois, en effet, qu'il a été question de nœuds roses. Qu'importe?

LUCIE.

Continue, je te prie.

HENRIETTE.

N'est-ce pas ton avis qu'en pareil cas un galant homme doit se taire?

LUCIE.

Assurément.

HENRIETTE.

Surtout lorsqu'il dit le contraire de la vérité?

LUCIE.

Gaston a eu tort.

HENRIETTE.

Ses torts ne se bornent pas là... Monsieur ton mari s'est permis des mots pitoyables à l'adresse des imprudents célibataires qui se risquent à épouser des veuves... Les charrettes de foin, la statistique, la colonne Vendôme, que sais-je? René a eu le bon esprit de hausser les épaules à tous ces méchants propos; mais ils m'ont offensée, moi, venant d'un homme que je croyais mon ami.

LUCIE.

Ah! chère Henriette! j'ai bien peur que ce soit la femme et non le mari qui mérite ton courroux.

HENRIETTE.

Et pourquoi?

LUCIE.

Tu n'étais pas au bal, je le sais.

HENRIETTE.

Tu n'y étais pas non plus, m'a dit René.

LUCIE.

C'est ce qui te trompe. Une heure après le départ de Gaston, alors qu'il devait me croire profondément endormie, réalisant un projet conçu depuis un mois, j'endossai un domino....

HENRIETTE.

Noir?

LUCIE.

Noir.

HENRIETTE.

Avec des nœuds roses?

LUCIE.

Tu l'as dit; il avait des nœuds roses.

HENRIETTE.

Le mystère commence à s'éclaircir.

LUCIE.

Une voiture de place me déposa à la porte des Barny. A peine entrée dans le premier salon, j'aperçus Gaston appuyé sur sa hallebarde; il étouffait un grand bâillement. Je l'abordai, et, comme il ne me reconnut pas, je pris plaisir à l'intriguer de mon mieux. Avec la conscience que je ne m'attaquais pas au bien d'autrui, je déployai, il faut le dire, une coquetterie un peu bien provoquante.

HENRIETTE.

Un péché sans remords!

LUCIE.

Il se défendit avec un tact, avec un esprit adorables; et quand un regard jeté sur le cadran de la pendule me rappela que l'heure du départ avait sonné pour Cendrillon, comme il me remerciait de m'être montrée si compatissante envers un mari soupçonné, avec raison, d'être resté l'amant de sa femme, je n'y tins plus... ~~et murmurant~~ un : « Je t'aime, Gaston! » plein de tendresse, je lui donnai un baiser où je mis toute mon âme!

HENRIETTE. (Elle se lève.)

Et ton scélérat de mari a supposé que c'était moi?

LUCIE.

Il le parait...

HENRIETTE.

C'est à le battre! Mais pourquoi moi plutôt qu'une autre?

LUCIE, se levant.

Tu vas le savoir, et c'est ici que je dois implorer toute ton indulgence.

HENRIETTE.

Comment! il y a donc eu autre chose?

LUCIE.

Oui!

HENRIETTE.

Quoi?

LUCIE.

C'est difficile à dire...

HENRIETTE.

Mais parle... parle donc... tu me fais une peur!

LUCIE.

Eh bien...

HENRIETTE.

Eh bien?...

LUCIE.

Au moment où je montais en voiture...

HENRIETTE.

Il est capable d'y être monté avec toi?...

LUCIE.

Non... mais comme je l'aperçus à deux pas de moi, caché derrière une draperie du vestibule, voulant égarer ses soupçons...

HENRIETTE.

Ah! mon Dieu! c'est mon adresse que tu as donnée au cocher?

LUCIE.

Juste!

HENRIETTE.

Il n'y a que les honnêtes femmes pour compromettre ainsi leurs amies! Et tu crois que je te pardonnerai?

LUCIE.

Je l'espère.

HENRIETTE.

N'y compte pas.

LUCIE.

Je t'en prie, ma bonne Henriette!

HENRIETTE.

Nous verrons... mais à une condition absolue.

LUCIE.

J'y souscris d'avance.

HENRIETTE.

Tu conçois que mon amnistie ne saurait s'étendre jusqu'à M. de Marsac.

LUCIE.

Je te le livre tout entier... sauf les yeux. N'y touche pas... Je les aime!

HENRIETTE.

J'ai la faiblesse de te faire cette concession; cependant il doit être puni. Il a péché par fatuité; c'est dans sa fatuité qu'il faut l'atteindre.

LUCIE.

Ne sois pas trop cruelle.

HENRIETTE.

Quoi que je dise, ne me démens pas. Songe à ses yeux. Est-ce convenu?

LUCIE.

C'est convenu... Chut! voici Gaston.

SCÈNE VII.

* LES MÊMES, GASTON. (Il entre par la gauche.)

GASTON. (Bas.)

Ma foi, tant pis, je me risque; avec un peu d'habileté et de prudence, Lucie ne se doutera de rien. (Haut.) Je ne vous gêne pas, mesdames?

HENRIETTE.

Tout au contraire, cher monsieur; vous étiez attendu avec une vive impatience. (Elle s'assied près du guéridon.)

GASTON.

Par ma femme, je présume?

LUCIE, qui s'est également assise près du guéridon.

Par moi, sans doute; par Henriette, plus encore.

GASTON.

Par vous, madame? (Bas.) Son impatience va tout gâter.

HENRIETTE.

Mon Dieu! oui; vous savez que la curiosité n'est pas le moindre défaut des filles d'Ève...

GASTON.

En effet, c'est un bruit que les fils d'Adam font courir.

HENRIETTE.

J'ai hâte d'avoir des nouvelles du bal des Barny.

GASTON.

Des nouvelles du bal des Barny! En vérité? (Bas.) Elle a un joli aplomb, la fiancée de mon ami René!

HENRIETTE.

Je comptais sur votre femme pour me renseigner, et j'ap-

1. Gaston, Henriette, Lucie.

prends qu'elle n'est pas sortie. C'est donc à vous que je m'adresse. Allez, beau chroniqueur; vous avez la parole.

GASTON, bas.

Son assurance me confond. (Haut.) Ainsi, Madame, il est bien convenu que, de nous trois, c'est moi seul qui suis allé au bal?

LUCIE.

Quant à moi, mon ami, vous savez si je suis restée à la maison?

GASTON.

Oh! vous... je le sais, ma chère.

HENRIETTE.

Eh bien, moi, je suis restée à la maison encore plus que votre femme... Jugez!

GASTON.

En sorte que vous êtes venue tout exprès pour entendre le récit de cette fête à laquelle vous n'avez brillé que par votre absence?

HENRIETTE.

Vous l'avez dit : tout exprès.

LUCIE.

M. de Marsac prétend s'être ennuyé con-si-dé-ra-ble-ment!

HENRIETTE.

Autant que cela?... M. de Marsac me permettra d'en douter.

GASTON.

Pourquoi donc, Madame?

HENRIETTE.

Parce qu'un homme à la mode comme vous, cher monsieur, si marié qu'il soit, doit avoir encore dans l'esprit, sinon dans le cœur, quelque fleur de poésie à jeter au présent ou à l'avenir... peut-être même au passé.

GASTON.

Au passé?

HENRIETTE.

Le passé a son charme poétique. L'été de la Saint-Martin nous donne encore de belles journées.

GASTON, bas.

Que veut-elle dire? A quel été de la Saint-Martin fait-elle allusion?

HENRIETTE.

Puisque vous ne savez rien, ou qu'il vous plaît de ne rien dire, c'est donc moi qui parlerai.

GASTON, bas.

Je ne peux pourtant pas raconter devant ma femme qu'elle a mis un baiser sur mon front. (Il prend une chaise et s'assied en face d'Henriette.)

HENRIETTE.

Il est étrange, monsieur le hallebardier, que vous n'ayez aucun soupçon de certaine aventure...

LUCIE.

Une aventure?...

HENRIETTE.

Dont tout Paris, vous savez, le fameux tout Paris, s'amusera avant deux jours.

LUCIE.

Ne nous fais pas languir, chère Henriette, j'ai hâte de m'amuser avant tout Paris.

GASTON.

Étant restée chez vous, qui donc vous a si vite et si bien renseignée, Madame?

HENRIETTE.

Ma tante, la chanoinesse Hermangilde de Beaubuis, qui était de la fête, malgré ses cinquante ans sonnés.

GASTON.

Sonnés depuis dix ans, tout au moins.

HENRIETTE.

Soyez respectueux envers la chanoinesse, monsieur de Marsac; ma tante a toujours eu un fond d'affection pour vous.

GASTON.

Et je lui en suis reconnaissant comme il convient, Madame. Je m'étonne seulement qu'à son âge...

HENRIETTE.

La chanoinesse aime le monde; elle a conservé une taille élégante; elle se gante et se chausse coquettement. Je vous assure que, sous le masque et le domino, elle peut encore charmer.

GASTON, bas.

Un aveugle!

HENRIETTE.

Ayant rencontré un beau cavalier qu'elle a vu naître, il paraît qu'elle l'a conquis par son esprit toujours jeune, et conquis à ce point qu'on ne s'est pas quitté d'un instant toute la nuit.

GASTON.

Voilà un mortel heureux entre tous!

HENRIETTE.

Pas si malheureux, vous allez voir. Ravie de trouver tant d'amabilité dans ce grand garçon, qu'elle se souvenait d'avoir fait sauter sur ses genoux, ma bonne tante, en prenant congé de lui, fut saisie d'un irrésistible désir...

GASTON.

De le mettre sur son testament?

HENRIETTE.

De l'embrasser.

Digitized by Google

GASTON.

Dieu puissant! Et la chanoinesse Hermangilde a satisfait ce désir coupable?

HENRIETTE.

Parfaitement.

GASTON, bas.

On s'est beaucoup embrassé cette nuit! (Haut.) A-t-on des nouvelles de la victime?

HENRIETTE.

La justice informe. En attendant, ma tante assure que son baiser a paru faire grand plaisir à celui qui l'a reçu.

GASTON.

C'est un brave! Je pense qu'il sera médaillé.

HENRIETTE.

Eh! eh! c'est un premier ruban; c'est le commencement d'une brochette... je le lui souhaite sincèrement. Madame de Beaubuis n'est rentrée qu'à cinq heures; et c'est ce matin qu'elle m'a conté son petit roman... le roman d'une chanoinesse!... Nous en avons ri aux larmes chez moi, en déjeunant...

GASTON.

Comment, en déjeunant! Chez elle?

HENRIETTE.

Chez moi.

GASTON.

Madame de Beaubuis demeure-t-elle donc chez vous?

HENRIETTE.

Je lui donne toujours l'hospitalité quand elle vient à Paris.

GASTON.

Ah! mon Dieu! Et vous dites qu'elle était à ce bal?...

HENRIETTE.

Où, je vous répète, qu'elle s'est fort amusée.

GASTON.

Sans vous?

HENRIETTE.

Estimez-vous donc que son titre de chanoinesse et ses cinquante ans sonnés, depuis dix ans, tout au moins, ne lui permettent pas de se produire dans le monde seule et sans le secours d'un chaperon?

GASTON.

Et le nom du mystifié, l'a-t-elle révélé?...

HENRIETTE.

Non; mais elle me le dira, et croyez que je n'en ferai pas mystère.

GASTON, bas; il se lève.

C'était la chanoinesse Hermangilde! Si elle fait des révélations, je n'ai plus qu'à me réfugier à la Trappe!

HENRIETTE, se levant.

Chère Lucie, je vais essayer ma robe de noce, viens-tu avec moi?

LUCIE, se levant.

Très-volontiers.

Digitized by Google

HENRIETTE.

Adieu, monsieur de Marsac; je vous ramène votre femme dans un quart d'heure... A bientôt!

GASTON, d'une voix lugubre.

Au revoir, Madame; au revoir.

LUCIE, bas à Henriette.

Il est tout pâle...

HENRIETTE, bas à Lucie.

Il n'y a pas de danger; c'est le baiser de ma tante!

LUCIE, bas.

Que celui-ci te console, mon pauvre ami. (Elle envoie un baiser à Gaston absorbé. Les deux femmes sortent par le fond.)

SCÈNE VIII.

GASTON, seul.

Les professeurs d'histoire ont raison. La roche Tarpéienne est à deux pas du Capitole. Une chanoinesse! Et c'est Gaston de Marsac qui a été le Joseph de cette nouvelle Putiphar! Il n'y a point à s'illusionner : je me suis fait rouler comme ces étudiants de première année, qui, au bal de l'Opéra, payent des bâtons de sucre de pomme à des Phrynées en ruines... Madame de Chailly calomniée! Tavenay irrité! Ma femme qui peut tout savoir d'un moment à l'autre... Ah! j'ai fait là une heureuse campagne! Dussé-je lui restituer son odieux baiser, il faut qu'Hermangilde garde le silence. Courons au 120 de la rue de Varennes, et de là au club, où René doit être en train de

se livrer à un wisth plein de renonces et de mélancolie. Ah! c'est toi, mon ami.

SCÈNE IX.

GASTON, RENÉ, il entre par le fond.

RENÉ.

Après la façon dont j'ai pris congé de toi, ce matin, je présume que tu ne m'attendais pas si tôt. (Il s'assied près du guéridon.)[1] Ta femme et madame de Chailly, que je viens de rencontrer, m'ont invité à les attendre ici. Je ne te cacherai pas que je me berçais du doux espoir de ne t'y point retrouver.

GASTON.

De l'amertume? Tu m'en veux encore?

RENÉ.

Assurément; tu m'as blessé dans mes sentiments les plus chers!

GASTON.

Allons donc! pour quelques plaisanteries sans portée...

RENÉ.

Sans portée? Elles ne tendaient à rien moins qu'à faire de moi le plus malheureux des hommes.

GASTON.

Eh bien! oui, je déclare que j'ai eu tort. Lorsque tu es entré, je me disposais à aller m'en expliquer..... disons le mot

1. Gaston, René.

juste et vrai..... à aller m'en excuser auprès de toi. Es-tu satisfait? Cette déclaration te suffit-elle? Exiges-tu qu'elle paraisse au *Moniteur*?

RENÉ.

Dois-je en croire mes oreilles?

GASTON.

Si tu n'en crois pas tes oreilles, quelles oreilles croiras-tu?

RENÉ.

Et c'est toi qui me tiens ce langage?

GASTON.

Moi-même; j'entre dans ma seconde manière.

RENÉ.

Ainsi, tu conviens que j'ai raison d'aimer madame de Chailly?

GASTON.

Oui.

RENÉ.

Et de l'épouser, toute veuve qu'elle est?

GASTON.

Oui.

RENÉ.

Et tu seras mon témoin le 2 février?

GASTON.

Oui.

RENÉ, se levant.

Et tu mettras une cravate blanche?

GASTON.

A midi très-précis. Oui, cent fois oui,... Tu ne pouvais mieux placer tes affections.

RENÉ.

Cependant, ce matin...

GASTON.

Ce matin, j'étais sous l'impression toute fraîche de ma nuit de bal. Cette fausse joie, ces fausses tendresses, ces faux sourires, ces masques, emblêmes du mensonge et de la trahison, tout m'avait fait l'esprit maussade et le cœur sceptique. Si j'avais dû me marier le lendemain d'un bal masqué, il y a gros à parier que je serais encore garçon.

RENÉ, lui serrant la main.

Si tu savais quel plaisir j'éprouve à t'entendre parler ainsi?

GASTON.

Excuse-moi, il faut que je sorte.

RENÉ.

Oú vas-tu?

GASTON.

Une visite indispensable..., à deux pas. Je serai de retour avant madame de Chailly à qui je dois aussi des excuses.

RENÉ.

Pourquoi ne l'attends-tu pas?

GASTON.

Je te le répète... une visite que je ne saurais remettre... à deux pas d'ici...

RENÉ.

Il s'agit d'une affaire pressée?

GASTON.

Extrêmement pressée.

RENÉ.

Tu m'inquiètes. Ne puis-je savoir?

GASTON*.

Rien.

RENÉ.

Désires-tu que je t'accompagne?

GASTON.

Je désire que tu ne me retiennes pas davantage... Il est essentiel que je voie sans retard la personne à qui j'ai affaire.

RENÉ.

Va donc.

GASTON, fausse sortie.

Ah !... René... Crois-tu qu'il y ait des femmes capables de garder un secret?

RENÉ.

On en cite...

GASTON.

Oui !... Ah ! tant mieux ! (Il sort à droite.)

RENÉ.

Pas beaucoup... mais enfin on en cite.

1. René, Gaston.

SCÈNE X.

RENÉ, seul.

Où court-il ainsi? Quelle est cette personne mystérieuse dont le silence lui importe à ce point? A quel motif faut-il attribuer sa métamorphose imprévue? Ne l'épouse pas, tu feras bien; épouse-la, tu feras mieux. Il y a du trouble dans sa cervelle; jouerait-il à la Bourse? Eh! ça se voit .. Ah! mon Dieu, est-ce qu'il tromperait sa femme? Eh! ça s'est vu!

SCÈNE XI.

*RENÉ, HENRIETTE, LUCIE.

LUCIE.

Vous êtes seul, monsieur de Tavenay?

RENÉ.

Seul... (Il baise la main d'Henriette.)

LUCIE.

Où donc est mon mari?

RENÉ.

Gaston vient de sortir, Madame.

LUCIE.

Où est-il allé?

RENÉ.

Je le lui ai demandé et il a refusé de me le dire.

HENRIETTE.

Je croyais qu'Oreste n'avait rien de caché pour Pylade?

1. Henriette, René, Lucie.

RENÉ.

Ore te est devenu cachottier.

LUCIE.

Quel air Gaston avait-il en vous quittant ?

RENÉ.

L'air préoccupé, inquiet, agité...

HENRIETTE.

Mais enfin, M. de Marsac ne s'est pas abîmé dans une trappe avec trémolo à l'orchestre, ~~à la façon des diables de féerie ?~~.. Il a dû dire un mot de nature à vous mettre sur la voie, mon ami ?

RENÉ.

Vous avez raison, chère Henriette ; mais je ne sais si je dois m'expliquer devant madame de Marsac.

LUCIE.

C'est donc bien grave ?

RENÉ.

Ce serait grave, en effet, dans la bouche d'un mari qui n'aimerait pas sa femme... mais de la part de Gaston qui, chacun le sait, madame, n'a pas cessé de vous adorer comme au premier jour...

HENRIETTE.

René, dispensez-vous de tout panégyrique. Le moment est mal choisi pour chanter les louanges de M. de Marsac.

LUCIE.

Enfin, qu'a-t-il dit ?

RENÉ.

Eh bien ! j'ai cru comprendre qu'une personne...

HENRIETTE.

Une femme ?...

RENÉ.

Vous l'avez dit... Est en possession de quelque important secret qui le concerne.

HENRIETTE.

Et M. de Marsac vous paraît avoir un vif intérêt à ce que ce secret ne s'ébruite pas ?

RENÉ.

Un intérêt capital !

HENRIETTE.

C'est clair comme de l'eau de roche. (A Lucie.) * Ton mari, en ce moment même, est chez moi, insistant pour voir la chanoinesse.

RENÉ.

Madame de Beaubuis ?

HENRIETTE.

Précisément.

RENÉ.

Mais elle n'est pas à Paris, que je sache ?

HENRIETTE.

Eh ! non... Elle est à Nice... Il en est informé à présent ; et me voilà forcée de renoncer à ma vengeance.

RENÉ.

Quelle vengeance ?

HENRIETTE.

C'est juste, vous n'êtes pas au courant. Vous savez bien : la

1. René, Henriette, Lucie.

colonne Vendôme, les charrettes de foin, le danger d'épouser les veuves, le refus d'arborer la cravate blanche...

RENÉ.

Mais Gaston ne refuse plus, tout au contraire.

HENRIETTE.

Oui ; il accepte, parce que je lui ai dit que c'est avec ma tante qu'il a coqueté chez les Barny... Mais lorsqu'il apprendra qu'elle n'a pas quitté Nice, il recommencera à croire que c'est moi qui me suis jetée à son cou... et alors...

RENÉ.

Comment ! Une femme s'est jetée au cou de Gaston? et il a soé...

* LUCIE.

Calmez-vous, monsieur de Tavenay ; cette femme, c'est la sienne.

RENÉ.

Vous, Madame?

LUCIE.

Moi, en personne.

RENÉ.

Et il ne vous a pas reconnue ?

LUCIE.

Il m'a fait cet affront.

HENRIETTE.

L'affront qu'il m'a fait, à moi, est autrement grave, et j'estime que le châtiment n'est pas en rapport avec l'offense.

LUCIE.

Tu lui tiens toujours rigueur ?

* René, Lucie, Henriette.

HENRIETTE.

J'ai moins de miséricorde que toi, ma chère, et tu me permettras de lui faire sentir une seconde fois la pointe de mes griffes.

LUCIE.

Il est toujours entendu que tu respecteras ses yeux ?

HENRIETTE.

Oui, tu les aimes ; on le sait.

RENÉ.

Que comptez-vous faire, Henriette ?

HENRIETTE.

Je n'en sais rien ; je m'inspirerai du moment, de la situation, de la tournure que prendront les choses.

RENÉ.

Chut ! J'entends Gaston ?...

HENRIETTE.

Tenez-vous aux écoutes dans une pièce voisine. C'est un vieux moyen, mais il réussit toujours. L'un et l'autre, vous êtes trop fins pour ne pas deviner ce que vous aurez à dire, et l'instant précis où vous devrez entrer en scène. Allez, et soyez attentifs à vos répliques. (Lucie et René sortent à gauche.)

SCÈNE XII.

* HENRIETTE puis GASTON, entrant par le fond.

HENRIETTE.

A nous deux, monsieur de Marsac !... (Elle s'assied près du guéridon et prend un journal.)

* Gaston, Henriette.

GASTON, apercevant Henriette.

Ah! (Il ferme la porte.) A nous deux, madame de Chailly! (Il s'assied près du guéridon, en face d'Henriette.)

HENRIETTE.

Ah! c'est vous, monsieur... Je ne vous ai pas entendu entrer. Vous êtes moins lourd que l'air.

GASTON.

Savez-vous d'où je viens, Madame?

HENRIETTE.

Comment le saurais-je?

GASTON.

Cherchez et vous trouverez.

HENRIETTE.

Vous parlez comme l'Évangile. Vous venez du Tatterssall?

GASTON.

A la distance où le Tatterssall est situé de la rue Saint-Dominique, je n'aurais pas le plaisir d'être près de vous. Cherchez encore.

HENRIETTE.

Vous venez de chez votre notaire?

GASTON.

Son étude est fermée les dimanches et jours de fête. Cherchez toujours.

HENRIETTE.

De chez votre tailleur?

GASTON.

Ce n'est pas moi qui vais chez lui, c'est lui qui vient chez moi.

HENRIETTE.

Je renonce à deviner.

GASTON.

Déjà? Eh bien!... je sors de chez vous, Madame.

HENRIETTE.

Je parie que vous ne m'y avez pas trouvée?

GASTON.

Je n'ai même pas demandé si vous étiez visible.

HENRIETTE.

Ce n'est guère aimable de votre part.

GASTON.

Informé par vous de l'arrivée de Madame votre tante... qui eut toujours un fond d'affection pour moi... je me suis empressé de lui porter mes respectueux hommages.

HENRIETTE.

Il y a longtemps que vous n'aviez vu madame de Beaubuis?

GASTON.

Très-longtemps.

HENRIETTE.

Vous a-t-elle paru bien changée?

GASTON.

Trève de raillerie, madame; la chanoinesse est à Nice, où elle chauffe ses vénérables rhumatismes.

HENRIETTE.

Vous m'étonnez prodigieusement, monsieur de Marsac.

GASTON.

Donc, si elle est à Nice, elle n'est pas à Paris.

HENRIETTE.

Si la logique était bannie des raisonnements humains, c'est dans les vôtres qu'elle trouverait un dernier refuge.

GASTON.

Donc, si elle n'est pas à Paris, elle n'était pas au bal.

HENRIETTE.

De plus en plus fort.

GASTON.

Donc, si elle n'était pas au bal, elle n'a embrassé personne.

HENRIETTE.

D'où vous concluez ?

GASTON.

Nous sommes seuls; la présence de Lucie ne nous oblige plus à charger notre conscience d'un gros mensonge...

HENRIETTE.

Quel gros mensonge ?

GASTON.

Avouez que c'est vous qui m'avez charmé sous le masque...

HENRIETTE.

Alors ce serait moi qui vous aurais mis un baiser au front ?... moi qui vous aurais dit : « Je t'aime, Gaston ! » En vérité, monsieur de Marsac, vous êtes un modèle d'impertinence. (Elle se lève.)

Digitized by Google

* GASTON, se levant et cherchant à lui prendre la main.

Me refuserez-vous cette petite main que vous m'abandonniez cette nuit avec tant de confiance?

HENRIETTE, gaiement.

Finissez... ou j'appelle votre femme

GASTON.

Depuis quand les incendiaires vont-ils sonner le tocsin et réveiller les pompiers?

HENRIETTE.

Je vous affirme que je ne suis coupable d'aucun incendie.

GASTON.

Pardon, Madame, ma tête brûle et c'est par votre faute, votre très-grande faute. Vous cherchez en vain à me tromper ; je vous ai reconnue.

HENRIETTE.

Pardon, monsieur; me suis-je démasquée?

GASTON.

Non, et pourtant c'était bien vous. Qui donc a cet esprit, cet enjouement, cette grâce souveraine? Et d'ailleurs, cette adresse donnée au cocher : Rue de Varennes, n° 120, n'exerez-vous qu'elle soit la vôtre?

HENRIETTE.

Monsieur de Marsac, la patience a des bornes ; la patience féminine surtout. Vous me forcez dans mes derniers retranchements... eh bien, vous allez savoir la vérité vraie.

* Henriette, Gaston.

GASTON.

Ah! enfin!

HENRIETTE.

Ne vous réjouissez pas à l'avance. Cet aveu, le ciel m'est témoin que je ne voulais pas le faire; et c'est dans le but charitable de vous l'épargner que j'avais imaginé l'intervention providentielle de la chanoinesse. ~~Entre deux maux, c'est le moindre qu'il faut choisir~~... Mais votre insistance incroyable m'oblige à parler. Si je vous humilie, si je vous blesse, ne vous en prenez qu'à vous-même.

GASTON.

Dieu bon! Dieu clément! Qu'y a-t-il donc?

HENRIETTE.

Il y a, qu'abusant de ma confiance et de mon sommeil, une personne de ma maison a osé revêtir mon domino et s'est rendue à ma place au bal dont vous étiez l'ornement.

GASTON.

Une personne de votre maison?

HENRIETTE.

Ma femme de chambre, mon pauvre monsieur de Marsac! Et c'est avec cette impudente créature que vous avez marivaudé une partie de la nuit.

GASTON.

Allons donc! c'est impossible!

HENRIETTE.

Prise d'un remords tardif pour un tel excès d'audace, c'est

Digitized by Google

en m'habillant qu'elle m'a avoué son équipée; et, vous l'avez vu, je suis accourue ici toute affaire cessante.

GASTON.

Vous comptez trop sur ma crédulité, Madame; une femme de chambre! fi donc!

HENRIETTE.

Oh! mademoiselle Justine est une fille d'esprit! Elle lit les chroniques et les romans-feuilletons.

GASTON.

Non, je me refuse à croire... *

HENRIETTE.

Comprenez-vous à présent l'adresse donnée au cocher? Pour vous, plus encore que pour moi, il importe qu'une telle aventure ne tombe pas dans les petits journaux. Un baiser de chanoinesse passe encore; mais un baiser de femme de chambre! Vous n'auriez plus qu'à allumer un réchaud de charbon et à *vous périr*, comme disent les grisettes.

GASTON.

Mais qui m'assurera que je ne suis pas encore une fois la dupe de vos inventions?

HENRIETTE.

Qui? (Elle se tourne vers la porte de gauche.) René, que j'attends et qui va venir me rendre compte de la mission que je lui ai confiée.

GASTON.

Oui, il y aurait de quoi sombrer sous le ridicule... Si je ne doutais encore.

* Gaston, Henriette.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, RENÉ, sortant par la porte de gauche et se dirigeant sur la pointe du pied vers la porte du fond par où il est censé entrer *.

HENRIETTE.

Ne doutez plus; voici M. de Tavenay. Eh bien! René, quelles nouvelles apportez?

RENÉ.

Chère Henriette, vos ordres sont exécutés; mademoiselle Justine a fait son paquet et déjà elle est sortie de l'hôtel.

HENRIETTE.

René, ayez donc l'obligeance de faire connaître à M. de Marsac le motif grave qui m'oblige à me priver des services de cette fille.

RENÉ.

Je pense que Gaston me dispensera d'un récit qui lui serait infiniment désagréable.

GASTON.

Ah çà!... c'est donc vrai?

RENÉ.

Comment! si c'est vrai? Justine a eu le front de me donner à entendre que l'amour d'un homme tel que toi est bien fait pour la consoler dans ses disgrâces.

GASTON.

Elle a osé?

* Gaston, René, Henriette.

RENÉ.

Je ne serais même pas étonné qu'elle vînt te relancer jusqu'ici.

GASTON.

Par exemple !

HENRIETTE.

Cette fille est capable des plus grandes extravagances.

GASTON.

Ma parole ! je me demande si je veille ou si je dors. Ai-je tout mon bon sens ? Comment ai-je pu me tromper si grossièrement ?

RENÉ.

Il devait faire très-chaud à ce bal ; peut-être avais-tu laissé un peu de ta clairvoyance au fond des verres de punch ?

GASTON.

Moi ? Les seuls verres de punch qui m'aient été versés, on me les a répandus dans le dos ! Que faire ? (Il s'assied sur le canapé.)

RENÉ.

Il serait peut-être prudent de t'éclipser pendant quelques mois. (Il lui prend la main.) Songe à Justine !

HENRIETTE.

A votre place, j'irais voir où en est le percement de l'Isthme de Suez. Songez à Justine !

GASTON.

C'est inimaginable ; c'est inouï !.. Que diable ! je n'ai pas rêvé... je me vois encore : j'étais assis sur un canapé comme

celui-ci... Une femme était là, près de moi, m'enchantant par sa grâce exquise, par sa causerie enjouée et fine... (Lucie entre par la porte de gauche, en domino noir, à nœuds roses et masquée.) Tout à coup, elle se leva; et comme je restais sous le charme, songeur et immobile, je sentis une haleine parfumée voltiger sur mon front, et j'entendis une douce voix murmurer à mon oreille...

SCÈNE XIV.

* Les Mêmes, LUCIE.

LUCIE, qui s'est approchée doucement du canapé, se penche vers Gaston et l'embrasse au front.

Je t'aime, Gaston.

Gaston fait un mouvement d'effroi. Lucie ôte son masque.

LUCIE.

Mais vous me le payerez, monsieur de Marsac!

GASTON.

Maladroit! c'était ma femme! (A Henriette.) Ah! madame, vous vous êtes trop vengée!

HENRIETTE.

Cher monsieur, on ne se venge jamais trop.

RENÉ.

Gaston, j'étais là... j'ai tout entendu.

LUCIE.

Moi aussi!...

* Gaston, Lucie, Henriette, René.

RENÉ.

Sais-tu que j'ai une furieuse envie de te donner un bon coup d'épée?

GASTON.

Un seul ne suffirait pas; j'en mérite deux. Frappe.

LUCIE.

C'est moi qui sollicite la grâce de notre grand criminel.

GASTON.

Et tu as raison, chère Lucie, la leçon me sera profitable.

LUCIE.

Oui... jusqu'à la tentation d'un nouveau baiser anonyme!

76170

FIN.

Q Invent: 1049

CLICHY. — Imprimerie MAURICE LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.